

SOUVENIRS D'UNE DISPARITION ANNONCEE

JUIN 1998 - PRO FRIBOURG N° 116

Philippe Chaudoir

Pour un sociologue, urbaniste de surcroît, descendre l'avenue de la Gare, à Fribourg constitue une expérience concrète de la manière dont une ville, cette ville, prend forme, signifie à travers son bâti, ses perspectives et ses impasses, à travers les comportements de ses résidents...

La glisse, me dit-on !

Pour un méditerranéen d'adoption, depuis une vingtaine d'années, j'entends là, d'abord, une forme spécifique mais qui pourtant résonne avec d'autres formes ; celles de nos mails, par exemple.

Mais, tout de même, ce sens descendant, cette facilité naturelle du pas qui nous mène de la ville moderne - concrétisée par l'arrivée de la gare au XIXème - à la ville plus ancienne - ici magnifiquement sédimentée -, cette inclination à descendre est immédiatement perceptible, quantifiable. Plus encore, il y a là une sorte de césure de l'espace qui se joue dans cet entre-deux, du boulevard de Pérolles aux Grands Places. En 200 mètres, c'est une autre ville.

Pour un français, paradoxalement, il y a presque plus de dépaysement dans l'ordonnement du plateau que dans l'ébauche de cette ville patrimoniale qui s'étire doucement vers sa cathédrale. A bien y réfléchir, on a le sentiment d'une sorte de frontière mentale, d'une collision d'espace-temps. En tout cas, on en retire le sentiment d'un espace fort d'articulation, humain et urbain à la fois où apparaît un véritable enjeu d'urbanité.

Double perception donc, celle d'un ordinaire urbain, d'une situation mainte fois rencontrée en villes mais aussi celle d'un *génie du lieu*, d'un dispositif tout à fait particulier avec une pente qui se descend et qui ne se remonte qu'avec peine, avec un trottoir vide et l'autre encombré, avec un brassage composé de différences linguistiques et culturelles.

Cet enjeu, apparemment, n'échappe pas à tout ceux qui pensent la ville comme un maillage cadastral foncièrement exploitable. Pour eux, souvent la ville n'a d'histoire que quand elle prend la forme noble d'une plus-value patrimoniale.

Tous les centres-ville de nos cités occidentales ont connu les accès de fureur de la rénovation, qui sous couvert d'hygiénisme, tendent à les faire tous se ressembler dans la monotonie des façades de marbre et de verre, dans la froideur des «*city*» désertes dès que ferment banques et assurances.

Pour paraphraser Musil, ici, dans ce quartier de la gare, le patrimoine est «*sans qualité*». Mais est-ce si sûr ?

Le regard du passant pressé n'est pas celui du flâneur. L'un est «*en affaires*», il ne se préoccupe que de son point de fuite et calcule sa trajectoire en fonction du flux, de la rapidité et de l'efficacité de son parcours, des démarches d'évitement. L'autre, à l'inverse, s'attarde et laisse son regard flotter. Le sociologue est, quant à lui, nécessairement un badaud. Il nourrit

son observation du détail, de l'anecdote, sans pourtant s'y complaire. Il est sensible aux effets que la ville provoque, aux ambiances qu'elle génère. Il repère les flux et les passages, l'échange et la rencontre, les proportions et les rythmes de composition. Il distingue les matériaux d'habillage des façades, leurs couleurs, leurs textures, leurs ornements, le jeu des ombres et des lumières. La ville, pour lui, s'offre comme une palette ouverte d'effets de style : mise en valeur, appel ou invitation, bornage et clôture, ponctuation, relais, transparences et opacités. La ville n'impose pas, elle suggère des ambiances : déférentes, oppressantes, guillerettes, désuètes....

Sans qualités, certes, mais pourtant tout est là. Les formes, d'abord, comme les dentelles finement cisellées qui ornent un fronton, comme cette maisonnette aux trois fenêtres, au crépi ocre, aux balcons ouvragés, au toit mansardé. Les références, ensuite, multiples, avec les tags du Bronx, les petites ruelles pavées de Montmartre, les couleurs de Prague, les alignements classiques ou les extravagances baroques.

Tout est là également dans ce patient travail d'inventaire réalisé par des photographes qui ont accepté cette contrainte de la focalisation sur un îlot.

Tout est là et tout doit disparaître, nous signale-t-on ! Peut-être, mais pas avant que nous ayons eu le regard attiré par le fourmillement de détails que notre pas pressé généralement nous occulte, pas avant que nous ayons senti la présence de ces figures vivantes d'un quartier en déshérence.

La trace, la mémoire, sont sans doute au coeur de ce travail mais aussi, et surtout, le réveil de la curiosité, l'intérêt envers une richesse tâpie au sein de l'ordinaire.

Et, du coup, les questions surgissent. Au nom de quelle rationalité faut-il décréter cette disparition ? L'hygiénisme ? L'intérêt économique ? La qualité urbaine et architecturale ?

Ne peut-on pas prendre le temps d'y penser ?

Marseille - Fribourg, le 22 mai 1998

Philippe Chaudoir
Maître de Conférences Associé
Université de la Méditerranée
Aix-Marseille II.